

Bilan de l'étude des collections nord-asiatiques de l'Association des Musées Centre Val de Loire



Par Estelle Brun

Spécialiste d'histoire des arts de la Chine, du Japon et de la Corée, diplômée de l'École du Louvre
Chargée de mission pour l'AMCVL

Introduction :

Les collections des musées de France regorgent de trésors cachés : en région Centre Val de Loire, environ 2 000 objets identifiés comme nord-asiatiques (Chine, Japon) et sud-asiatiques (Vietnam, Thaïlande, Cambodge) méritaient d'être observés et renseignés afin de déterminer leur provenance et leur datation. L'Association des musées Centre Val de Loire a souhaité lancer cette mission de recherche afin de mieux connaître et mettre en valeur ces collections inédites. En effet, nombreux sont les collectionneurs, amateurs éclairés et personnalités locales à avoir donné ou légué une grande diversité d'objets d'origine asiatique ou supposée asiatique durant les XIXe et XXe siècles.

L'intention de l'AMCVL s'inscrit bel et bien dans l'actualité des musées de France, qui se penchent de plus en plus sur leurs fonds extra-européens méconnus. Le musée Saint-Rémi de Reims avait par exemple consacré une exposition en 2018 à son importante collection japonaise, constituée à la fin du XIXe siècle par l'entrepreneur rémois Alfred Gérard. En prévision de l'ouverture d'un musée de l'Orient, la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg avait accueilli quant à elle l'exposition « Samouraïs, guerriers et

esthètes » en 2022. En 2023-2024, ce fut au tour du Musée des Beaux-Arts de Dijon de proposer une exposition « A portée d'Asie » partant de leurs collections, bénéficiaire du label Exposition d'Intérêt National. Il est certain que l'analyse plus fine des collections asiatiques des musées en Centre-Val de Loire permettra de donner le jour à de nouveaux projets de publications, d'expositions, d'accrochages muséaux ou de travaux universitaires qui feront le bonheur des spécialistes et des néophytes.

Spécialiste de l'histoire des arts de l'Asie du Nord-Est et chargée de mission pour l'AMCVL, j'ai eu le plaisir d'être sélectionnée pour mener à bien ce projet enthousiasmant. Je remercie chaleureusement Stéphanie Brouillet, conservatrice du patrimoine et conseillère musée pour la région Pays de la Loire, de m'avoir recommandée. Je remercie également Mathilde Rétif, chargée de projet pour l'AMCVL, et Hélène Jagot, directrice du musée des Beaux-Arts de Tours et du conseil d'administration de l'AMCVL, pour leur appui et leur confiance. Je remercie également pour leur collaboration les membres du personnel scientifique des musées AMCVL, avec lesquels je continue à travailler actuellement : Julie Brossier, Véronique Lourme, Émilie Toury, Mireille Bienvenu, Philippe Bihouée, Johana Lardy, Dominique Deyber, Florence Margo-Scwoebel et Raphaëlle Guillaume. Je remercie également Diana Gay, conseillère musée de la DRAC Centre Val de Loire, pour son soutien à ce projet.

Table des matières

I.	La chronologie.....	3
II.	Le déroulé de la mission.....	4
	1) Les prémices.....	4
	2) Les déplacements in situ.....	5
	3) Les recherches et la remise des fiches d'œuvres.....	6
III.	Bilan.....	8
	1) Quelles collections nord-asiatiques pour l'AMCVL.....	8
	2) Les résultats.....	9
	3) Les limites.....	10
IV.	Vers de nouveaux projets.....	12
V.	Annexe : l'analyse des collections chinoises et japonaises AMCVL en quelques chefs-d'œuvre...13	

I. La chronologie

- 18 octobre 2021 : réunion des personnels scientifiques des musées AMCVL et de Stéphanie Brouillet.
- 16 juin 2022 : création de la micro-entreprise d'Estelle Brun « Étude de Collection EB »
- 1^{er} juillet 2022 : établissement du premier devis.
- Juillet-août 2022 : déplacements à Orléans, Tours, Châteaudun, Blois, Chartres et Châteauroux.
- 15 novembre 2022 : journée « Recherche de provenance (volet 2) - Collections extra-européennes » au musée des Beaux-Arts de Chartres.
- 10 décembre 2022 : journée d'étude « Collectionneurs, collecteurs et marchands d'art asiatique en France 1700-1939 » à l'INHA à Paris.
- 31 décembre 2022 : remise des premières fiches d'identification.
- 23 mai 2023 : établissement de deux nouveaux devis pour les déplacements de Bourges et de Loches.
- Juillet-août 2023 : déplacements à Bourges et à Loches.
- Août 2023 : authentification des 115 ivoires supposés japonais des collections des musées d'Orléans par Max Rutherford, galeriste londonien et spécialiste d'art japonais.
- 12 novembre 2023 : établissement d'une première liste d'œuvres AMCVL à faire restaurer en priorité.
- Décembre 2023 : confirmation de la composition du commissariat scientifique des futurs projets de publication et d'exposition concernant les fonds nord-asiatiques des collections AMCVL.
- 16 janvier 2024 : visite par des membres du commissariat scientifique de l'exposition « À portée d'Asie » au Musée des Beaux-Arts de Dijon par Catherine Tran-Bourdonneau, conservatrice des collections extrême-orientales des musées de Dijon et co-commissaire de l'exposition.
- 1^{ère} février 2024 : 1^{ère} réunion de pilotage du commissariat scientifique.
- 8 février 2024 : rencontre avec Charline Metzinger, étudiante en master en histoire de l'art à l'Université de Tours, qui prépare un mémoire sur les collections asiatiques d'Emmanuel Lansyer à Loches.



Aperçu d'un échantillon des collections asiatiques du Musée des Beaux-Arts de Chartres

II. Le déroulé de la mission

1) Les prémices

La redécouverte d'une série rare de neuf estampes d'Utagawa Kuniyoshi par Mathilde Rétif a constitué le point de départ d'une réflexion sur une étude de grande ampleur sur les collections asiatiques AMCVL. Une réunion le 18 octobre 2021 en présence des personnels scientifiques des institutions AMCVL avait donné forme au projet. Elle avait permis aux musées de dresser une première cartographie des collections nord-asiatiques d'après leurs inventaires. Il est apparu qu'il était essentiel de pouvoir identifier ces objets, leur donner une attribution (ou une réattribution) ainsi qu'une datation approximative afin de pouvoir exploiter ces œuvres avec le plus de justesse possible. Le nombre estimé d'objets était de 2 000 répartis dans 14 institutions AMCVL.

Certains musées exposent déjà une partie de leurs collections asiatiques dans leur parcours permanent : c'est le cas notamment du Musée des Beaux-Arts et d'Histoire naturelle à Châteaudun (deux salles présentant uniquement des collections asiatiques) et du Musée Bertrand à Châteauroux (deux salles avec un mélange de collections occidentales et asiatiques). Les rares études préalables effectuées par des spécialistes ou des bénévoles ont pu servir de base de travail, mais certaines méritaient une actualisation. L'écrasante majorité de ces objets ne bénéficiait que d'une attribution très lacunaire. Peu d'informations étaient disponibles sur leur iconographie, leur fonction ou leur contexte de réalisation. Beaucoup de signatures ou d'inscriptions n'avaient jamais été identifiées.

La personne pressentie pour mener à bien cette mission était Stéphanie Brouillet, conservatrice du patrimoine, doctorante spécialiste de l'histoire des arts d'Extrême-Orient et

maître de conférences des universités de Nantes. Actuellement conseillère pour les musées à la Direction Régionale des Affaires Culturelles des Pays de la Loire, les exigences de son poste l'ont incitée à me proposer ce travail. C'est avec grand plaisir que j'ai accepté de participer à ce projet enthousiasmant, alors que mon contrat de chargée de récolement à la Délégation au patrimoine de l'armée de Terre venait de s'achever.



Observation d'une rare robe mandchoue (dynastie Qing régnante en Chine de 1644 à 1912) en soie brodée à décor de lanternes, conservée au musée Lansyer à Loches. Elle date probablement de la fin du XVIIIe siècle ou du début du XIXe siècle. Dans le cas de la manipulation de certaines pièces en tissu, il est parfois préférable d'avoir les mains propres et de ne pas porter de gants pour éviter d'accrocher le tissu.

2) Les déplacements in situ

Avec le soutien de Mathilde Rétif, chargée de mission pour l'AMVL et elle-même spécialiste de l'histoire des arts de la Chine et du Japon, le projet s'est rapidement concrétisé. Après transmission des photographies et documents gracieusement réunis par les personnels scientifiques des musées concernés, il est rapidement apparu que des déplacements *in situ* seraient nécessaires pour des relevés. L'observation matérielle s'imposait pour des objets dont l'analyse à partir de simples photographies s'avérait difficile, voire impossible.

Les institutions concernées par les déplacements à ce jour sont les suivantes :

- Musée des Beaux-Arts et Hôtel Cabu à Orléans
- Musée des Beaux-Arts de Tours
- Musée Bertrand à Châteauroux
- Musée des Beaux-Arts de Chartres
- Musée Lansyer à Loches
- Musée des Beaux-Arts et d'Histoire naturelle à Châteaudun
- Château royal de Blois
- Musées de la ville de Bourges (fermés au public au moment de la mission)

Ce constat a abouti à la mise en place d'un premier devis qui incluait la remise de fiches d'œuvres et les frais de déplacement (billets de train, repas, nuits d'hôtel). J'ai créé ma micro-entreprise d'étude de collection basée à Paris le 16 juin 2022. En fonction de la quantité d'objets à analyser, je me suis déplacée sur deux ou trois jours durant les mois de juillet et d'août 2022 à Orléans, Tours, Blois, Châteaudun, Châteauroux, Chartres. Les personnels scientifiques sur place, conservateurs, chargés de collection, assistants de conservation, attachés de conservation et/ou régisseurs, m'ont très bien accueillie et m'ont permis d'avoir accès aux espaces où étaient entreposées les collections. Il était nécessaire de préparer ma venue en amont en sortant les œuvres des réserves ou des salles d'exposition et en prévoyant l'accès aux lieux concernés. Ma venue sur place permettait également d'ouvrir le dialogue avec les personnels scientifiques, qui avaient souvent des questions ciblées et pouvaient me transmettre des informations essentielles sur la constitution historique des fonds.

Mon *modus operandi* consistait à regarder l'objet sous toutes ses coutures, à faire des relevés photographiques avec mon appareil photo personnel et à prendre des notes en consultant les fiches d'inventaires disponibles. La tâche s'est révélée parfois ardue dans les établissements qui possédaient un grand nombre d'objets, certains ne pouvant être sortis à cause de chantiers des collections en cours. Il m'était rarement possible d'avoir accès aux bases de données des musées dans les réserves, faute de connexion internet. Malgré tout, la quasi-totalité des œuvres listées au préalable a pu être vue. Je suis infiniment reconnaissante aux personnels qui m'ont accompagnée sur place avec patience et générosité.



Observation d'un casque de samurai datant de l'époque Edo (1603-1868) et conservé au musée Lansyer à Loches.

3) Les recherches et la remise des fiches d'œuvres

La deuxième étape a consisté à traiter les données récoltées à Paris, en effectuant mes recherches en bibliothèque. La plupart des sources concernant les arts asiatiques, rares en France, se trouvent dans les documentations des musées (musée Guimet, musée Cernuschi, musée du Quai Branly) et des institutions spécialisées (Maison du Japon, INHA). J'ai rapidement constaté qu'il était impossible de faire une fiche individuelle dans un fichier

Word distinct pour chaque objet, la mise en page étant très chronophage. Deux modèles de fiche ont ainsi été retenus : les fiches individuelles par numéro d'inventaire et les « fiches lots » par typologies d'objets. Le choix de la fiche individuelle pouvait se justifier par la rareté et la complexité de l'objet. En ce qui concerne les fiches lots, celles-ci ont été classées et sous-classées en fonction :

- Du médium : métaux, porcelaines, peintures, arts graphiques, ivoires, bois et laques, textiles, objets mixtes, etc.
- Des typologies : porcelaines « de famille verte », porcelaines « de famille rose », militaria du Japon, instruments de musique, netsuke, *okimono*, etc.

Les modèles de fiches ont été acceptés par l'AMCVL et le travail a progressé. Néanmoins, l'exigence des recherches nécessaires, la typologie parfois complexe de certains objets et la conjugaison de ce travail avec les exigences d'un emploi à plein temps ont rapidement permis de constater que le temps nécessaire pour identifier les collections avait été sous-estimé. Un travail à l'origine prévu comme devant durer six mois s'est écoulé sur un an et demi. L'une des principales difficultés a été l'analyse d'un fonds de 115 ivoires de la collection de l'Hôtel Cabu à Orléans. En effet, plusieurs de ces objets étaient soupçonnés comme étant des faux du XXe siècle. Ce soupçon s'est confirmé avec la sollicitation d'un spécialiste en la matière, le galeriste britannique Max Rutherford, qui a établi son propre devis. La mission AMCVL avait par ailleurs un caractère inédit : habituellement, ce travail est mené sur le long terme par les personnels scientifiques des musées ou par des étudiants chercheurs, dans le cadre de projets universitaires ciblés sur des fonds beaucoup plus modestes. Peu d'exemples de cas similaires permettaient de se faire une idée de l'étendue temporelle de ce type de travail et des moyens nécessaires à mettre en œuvre. Elle peut néanmoins servir de cas d'étude pour les travaux similaires qui pourraient être menés à l'avenir par les chercheurs en histoire de l'art.

La remise des fiches d'identification des objets nord-asiatiques s'est faite par au fil de l'eau, musée par musée, avec transmission gratuite de mes relevés photographiques. Mes fiches d'œuvres se sont enrichies de constats d'état sommaires, de commentaires pouvant s'apparenter à des cartels ou à des textes d'exposition et de références bibliographiques avec mention d'œuvres similaires dans d'autres collections privées et musées à travers le monde. Il est difficile de mesurer précisément le temps nécessaire pour la rédaction de chaque fiche : certains objets très typiques pouvaient être identifiés en une demi-heure, d'autres nécessitaient plusieurs jours de recherche. Mes informations proviennent de sources très diverses : ouvrages spécialisés, bases de données en ligne de musées, catalogues d'exposition, catalogues raisonnés, articles scientifiques, ressources spécialisées en ligne (<https://ukiyo-e.org/>, <https://www.kabuki21.com/>), catalogues en ligne des grandes maisons de vente internationales (Sotheby's, Christie's, Bonhams) et fréquentation des salles de musées et de l'Hôtel Drouot. A plusieurs reprises, j'ai sollicité l'aide de spécialistes d'art asiatique reconnus, comme Claire Delery, conservatrice des collections de céramique chinoise au musée Guimet à Paris.

Les musées de la ville de Bourges se sont entretemps rajoutés à la mission. En l'absence de relevés photographiques suffisamment précis, il a fallu effectuer deux nouveaux déplacements *in situ* : un premier à Bourges et un second au musée Lansyer à Loches, où un fonds exceptionnel du XIXe siècle nécessitait des observations rigoureuses, notamment des

signatures sur les peintures et paravents. Deux nouveaux devis ont été établis, avec des déplacements durant l'été 2023. Le même mode de fonctionnement a été employé lors de ces deux missions, avec pour Bourges la possibilité de compléter au fur et à mesure les fiches d'inventaires sur la base de données accessible en ligne dans les réserves avec les quelques informations que je pouvais d'ores et déjà livrer.



Échanges autour de peintures japonaises portant la signature d'un artiste du XVIIe siècle avec Dominique Deyber, responsable de la conservation des collections des musées de Bourges.

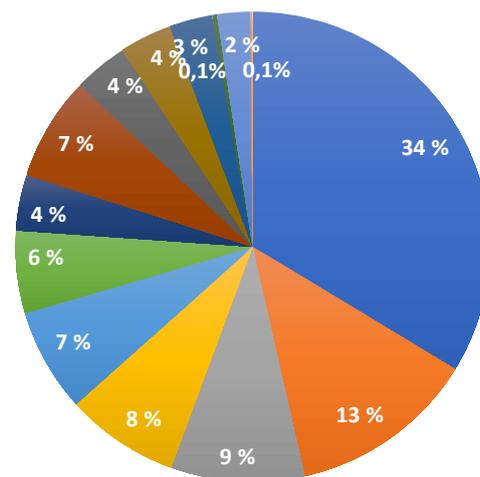
III. Bilan

1) Quelles collections nord-asiatiques pour l'AMCVL ?

- Une majorité d'œuvres datée entre le XVIIe siècle et 1900. Les XVIIIe et XIXe siècles sont les plus représentés.
- Les identifications concernent majoritairement la Chine et le Japon. A priori pas d'objets coréens. Présence mineure de l'Asie du Sud-est (Vietnam, Cambodge, Thaïlande) et des pays himalayens (Tibet ou Népal).
- Beaucoup d'œuvres destinées à l'exportation vers l'Occident, montrant la richesse des échanges entre l'Asie et l'Europe dès le XVIIe siècle.

- Certaines œuvres identifiées comme asiatiques se sont révélées être des « chinoiseries » de fabrication européenne.
- Une grande diversité de médiums et de typologies : des armes, des porcelaines, des objets du quotidien (nécessaire à fumer le tabac ou l’opium), des costumes, des œuvres religieuses, des œuvres en rapport avec le théâtre japonais kabuki et Nô, etc.
- Pas d’œuvre archéologique, à l’exception d’une seule (qui doit encore faire l’objet d’une analyse à la thermoluminescence). L’œuvre concernée pourrait dater du VIII^e siècle : il s’agit de l’attribution la plus ancienne de l’étude. Il n’est pas impossible que certaines œuvres asiatiques anciennes se trouvent dans les réserves des musées archéologiques de la région.
- L’art contemporain a été exclu de l’étude : néanmoins, l’art asiatique contemporain est probablement représenté dans certains musées de la région. Un dialogue pourra être envisagé entre les collections asiatiques anciennes et les collections asiatiques contemporaines.

Typologie des collections asiatiques AMCVL



- | | | | | |
|-------------|-----------------|-----------------|-----------------|-----------------|
| ■ Céramique | ■ Art graphique | ■ Métal | ■ Objets mixtes | ■ Laques & bois |
| ■ Textiles | ■ Peintures | ■ Laques & bois | ■ Pierre dure | ■ Ivoires |
| ■ Militaria | ■ Mobilier | ■ Eventails | ■ Photographies | |

2) Les résultats

- 1 550 fiches livrées enrichissant les dossiers d’œuvres, les bases de données des musées et appelées à être versées sur la base Joconde du ministère de la Culture.
- De nombreuses réattributions et corrections d’attributions.
- L’établissement d’une liste prioritaire d’objets à faire restaurer à l’avenir, avec quelques œuvres signalées en danger de disparition.

- La découverte de fonds exceptionnels et de chefs-d'œuvre insoupçonnés montrant la richesse et la diversité des collections patrimoniales des collectivités territoriales.
- Des pistes pour la valorisation de ces fonds au sein des musées dans leur exposition permanente ou dans le cadre d'expositions temporaires. De nouveaux parcours peuvent être envisagés pour les publics locaux, notamment les scolaires.
- Des pistes de recherche pour les étudiants en histoire de l'art des universités et des écoles de restauration d'art dans la région.
- Des liens à établir avec les institutions et diasporas chinoises et japonaises (collaboration avec villes chinoises et japonaises jumelées, associations franco-chinoises ou franco-japonaises, musées en Chine ou au Japon, etc).
- Une inclusion des collections AMCVL dans le cadre plus large de la recherche : la cartographie des collectionneurs d'art asiatique en France au XIXe siècle par l'INHA par exemple. Des parallèles ont pu être établis entre certains fonds, comme la collection de bronzes japonais d'Emmanuel Lansyer et celle d'Henri Cernuschi, mise en valeur par une récente exposition au musée Cernuschi à Paris.
- Des contacts avec des institutions spécialisées (musée Guimet, musée Cernuschi à Paris), d'autres collectivités territoriales (Dijon) favorisant des échanges fructueux à l'avenir.

3) Les limites

- La difficulté à distinguer Chine et Japon pour certaines typologies d'objet sur lesquelles hésitent les spécialistes renommés : c'est le cas notamment pour un fonds de bronzes archaïsants de style chinois mais pouvant être de fabrication japonaise au musée Lansyer à Loches.
- La nécessité de traductions de textes rédigés en mandarin ancien, en japonais ancien et en langues d'Asie du Sud-est. Par exemple, la partie rédigée en mandarin du bon de commande de la volière chinoise de Napoléon à Sainte-Hélène.
- La présence (extrêmement minoritaire) de « faux » dans la collection d'ivoires japonais à Orléans, qui a nécessité la sollicitation d'un galeriste londonien, Max Rutherford.
- La nécessité de mener à bien des recherches de provenance pour savoir dans quel contexte certains objets sont arrivés sur place. Ce travail nécessite un travail fin dans les archives, en l'absence de date historique de collecte des biens, avec parfois une entrée dans les inventaires postérieure à l'arrivée des objets sans les collections.
- L'analyse matérielle et scientifique de certains objets pourrait s'avérer nécessaire pour approfondir l'analyse. C'est le cas d'un cheval Tang (VIIIe siècle) dans les collections des musées de Bourges et de certains sabres japonais, qui doivent être démontés pour vérifier la présence de signatures sur la partie de la lame dissimulée dans la garde.

Bilan numéraire sommaire avec nombre total de numéros d'inventaires dans les musées où un déplacement a eu lieu, avec répartition géographique

	Nombre d'objets identifiés « Chine »	Nombre d'objets identifiés « Japon »	Nombre d'objets identifiés « Asie du Sud-est » (Vietnam, Cambodge, Thaïlande)	Nombre d'objets identifiés « fabrication européenne »	Nombre d'objets identifiés « Himalaya » (Tibet, Népal)	Remarques	Total d'objets identifiés
Musée des Beaux-Arts de TOURS	41	9	0	2	0		52
Musée des Beaux-Arts et Hôtel Cabu à ORLÉANS	66	29	0	2	0	115 ivoires à part parmi lesquels faux, productions authentiques japonaises, etc.	212
Château royal de BLOIS	193	28	7	6	0	Émaux sur métal de Canton à analyser	234
Musée d'art et d'histoire de CHÂTEAUDUN	192	163	8	3	1		367
Musée Bertrand à CHÂTEAUROUX	86	73	1	0	0		160
Musée des Beaux-Arts de	87	72	26	1	0	Plusieurs objets originaires du sous-continent indien à faire	186

CHARTRES						analyser par un spécialiste	
Musées de la ville de BOURGES	60	7	0	6	0		73
Musée Lansyer à LOCHES	33	233	0	0	0	Travail d'étude et de recherche sur le fonds en cours par une étudiante en master	266

Nota bene : Ce bilan numéraire ne reflète pas le nombre réel d'items identifiés par la mission. Il se base sur les numéros d'inventaire des musées. Certains choisissent de donner deux numéros d'inventaire à une paire de vases, d'autres non. Pour prendre un autre exemple, les recueils d'estampes japonaises peuvent contenir des centaines de planches d'auteurs différents.

IV. Vers de nouveaux projets

La mission d'identification arrivant à sa fin, un nouveau volet a pu être engagé : premièrement, le projet d'une publication scientifique sous forme de catalogue raisonné des collections nord-asiatiques AMCVL. Deuxièmement, des projets d'expositions dans les institutions concernées visant à présenter un échantillon de ces collections aux publics, en particulier les publics locaux. Plusieurs thématiques émergent d'ores et déjà au regard du bilan :

- Des objets illustrant la richesse des échanges entre l'Europe et l'Extrême-Orient, comme de nombreuses porcelaines d'exportation chinoises (principalement au musée du château de Blois et au musée d'art et d'histoire de Châteaudun).
- Un intérêt marqué des collectionneurs pour les *militaria* du Japon (arcs, sabres, armures, garnitures de sabres, lances, quartiers de selle).
- Une fascination des collectionneurs français pour certains aspects des cultures nord-asiatiques, comme l'estampe japonaise ou les chaussures féminines pour pieds bandés chinoises.
- De nombreux objets relatifs au théâtre japonais, comme des masques de Nô et des estampes représentant des portraits d'acteurs « superstars » de kabuki dans des rôles célèbres.

- Plusieurs objets permettant de résumer les pratiques et croyances religieuses en Chine et au Japon aux XVIIIe et XIXe siècles (bouddhisme, taoïsme, confucianisme, shintoïsme).

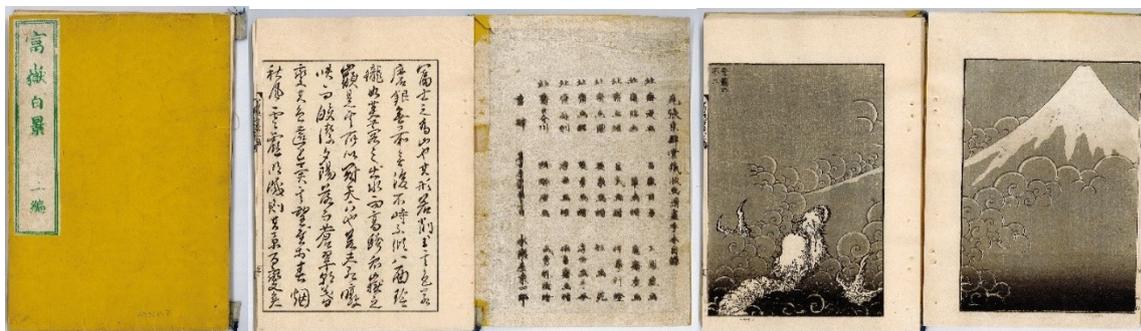
Avant que les projets de publications et d'expositions n'aboutissent, quelques étapes sont nécessaires :

- La traduction de certains éléments des œuvres (poèmes, inscriptions, bons de commande, sceaux) par des linguistes spécialisés en mandarin et japonais ancien.
- L'émulation avec d'autres spécialistes membres du commissariat scientifique afin de confirmer certaines attributions avant présentation au public et publication.
- Des recherches de provenance pour certains fonds avec la collaboration des archives des municipalités et du département.
- La recherche de fonds et de mécénat visant à la restauration des œuvres, avec établissement d'une liste d'objets considérés comme d'intérêt majeur pour les futures expositions.



Vue de l'exposition « *China's hidden century. 1796-1912* » au British Museum, mai-octobre 2023. Cette exposition exceptionnelle mettait en valeur des pièces des collections chinoises britanniques peu étudiées car tardives, notamment des textiles d'habillement féminin du XIXe siècle. Certaines pièces textiles similaires, comme des jupes plissées, des vestes informelles brodées ou des chaussures pour pieds bandées, sont conservées dans les collections AMCVL.

V. Annexe : l'analyse des collections chinoises et japonaises AMCVL en quelques chefs-d'œuvre



Exemplaire des *Cent Vues du Mont Fuji* par HOKUSAI Katsushika (1760-1849), volume II. Japon, édition originale publiée en 1835, édition de 1875. Encre de Chine, papier, couture, gravure sur bois. Format *hanshibon* (22,8 x 15,8 cm). Musée Lansyer à Loches, numéro d'inventaire 2011.0.7

Les Cent Vues du Mont Fuji sont parues dans une première édition entre 1831 et 1833. L'ouvrage contient cent vues du Mont Fuji, représentée dans des compositions audacieuses : dans le cadre de scènes mythologiques ou religieuses, au sein de paysages de différentes saisons et rehaussé d'effets atmosphériques variés. L'ouvrage est considéré à juste titre comme un chef-d'œuvre et a eu une influence considérable sur les artistes occidentaux dès le XIXe siècle. Le musée Lansyer conserve les trois volumes en très bon état de conservation. Des éditions similaires sont conservées au musée Guimet à Paris et au musée des Beaux-Arts de La Rochelle.



Masque de théâtre Nô dit Hashihime. Japon, époque Edo (1603-1868), avant 1750. Bois (probablement cyprès japonais), *gofun* (gesso japonais), peinture et laque. Musée des Beaux-Arts de Tours.

Le masque de théâtre Nô de type Hashihime 橋姫 (« la jeune fille du pont » ou « princesse du pont ») incarne une femme transformée en démon par la jalousie. L'analyse des inscriptions à l'intérieur du masque a permis d'identifier qu'il s'agit de l'œuvre du sculpteur Deme Mitsunao (? - 1750), membre de l'école Deme 出目派 fondée au XVIe siècle et qui se spécialisait dans la réalisation de masques de théâtre Nô. Un masque conservé au musée national de Tokyo porte la même marque. Ce masque était à l'origine présenté sur la tête du mannequin sur lequel l'armure japonaise du musée était montée, ce qui explique l'absence de numéro d'inventaire et d'intérêt pour cette pièce pendant longtemps. Le masque s'est pourtant avéré plus ancien que l'armure elle-même !



Sculpture de Juichimen Kannon Bosatsu (Kannon à onze têtes), divinité bouddhique de la Compassion. Japon, époque Edo (1603-1868), probablement XVIIe ou XVIIIe siècle. Bois, peinture, laque, dorure, métal, verre. Musée des Beaux-Arts de Chartres, numéro d'inventaire : 7787.1, 7787.2 et 7787.3

Cette sculpture représente la divinité bouddhique de la Compassion Avalokitesvara (en sanskrit), de son nom japonais Kannon Bosatsu. Il tenait très probablement à l'origine une fleur de lotus. La forme « à onze têtes » de cette divinité est mentionnée dans les textes sacrés et vénérée spécifiquement au Japon par l'école bouddhique Shingon. Les onze têtes correspondraient à l'acte pieu de repousser les onze types d'ignorance et de désirs terrestres afin de s'ouvrir à l'état de Bouddha. D'autres iconographies ésotériques plus connues dotent Kannon de mille ou onze bras, à l'image des divinités du panthéon hindou en Inde. Cette iconographie est représentée au Japon dès l'époque de Nara au VIIIe siècle. Cette statue a pu être rapprochée d'exemples du XVIIe et du XVIIIe siècles conservés dans d'autres collections.



Coupe à vin surprise avec l'immortel Han Zhongli. Chine, fin XVIIe ou début XVIIIe siècle, règne de Kangxi. Porcelaine glaçurée de Dehua dite « blanc de Chine ». Musée d'art et d'histoire de Châteaudun, numéro d'inventaire : 89M5.

Cette surprenante petite coupe est dite « coupe de la justice » ou « *gong dao bei* », aussi appelée « coupe surprise ». En effet, un petit trou au niveau de la base faisait couler le vin sur les genoux du buveur qui avait rempli plus que la moitié de sa coupe. Cette particularité illustre le paradigme chinois selon lequel la modestie apporte le gain, et l'arrogance la perte. Les premières tasses de ce type furent conçues sous la dynastie Song (960-1279). La figure représentée au centre de la coupe est l'un des Huit Immortels du taoïsme chinois, Han Zhongli, reconnaissable à ses deux petits chignons de part et d'autre de son crâne rasé. Il est représenté comme un homme d'un certain âge barbu et replet, la poitrine et le ventre découverts. Son éventail de plumes a le pouvoir de ressusciter les morts.



Statuette représentant la divinité Kui Xing. Chine, dynastie Qing (1644-1910), fin du XVIIIe-début du XVIIIe siècle. Porcelaine, émaux purs et translucides dits de famille verte sur couverte, or sur couverte. Musée d'art et d'histoire de Châteaudun.

Le dieu des examens impériaux est représenté le pied droit debout sur une créature appelée *ao*, souvent interprétée comme une tortue géante ou une carpe. Il s'agit d'une référence au dicton « se tenir seul sur la tête de l'*ao* », c'est-à-dire arriver le premier aux examens de la fonction publique impériale chinoise. Il porte une louche dans la main gauche et tenait peut-être un pinceau dans la main droite. Son nom désigne à l'origine la Grande Ourse, car il s'agit d'un dieu stellaire : il incarne l'étoile Dubhé à l'opposé du manche de la casserole de la Grande Ourse.

Courbé et bossu, il revêt une apparence de laideur qui lui a valu d'être refusé aux examens, malgré ses incroyables capacités intellectuelles. Fou de chagrin, il tenta de se suicider en se jetant dans les eaux, mais fut sauvé par l'*ao*, représenté sur cette sculpture sous la forme d'une carpe-dragon. Cet animal est lié à la légende selon laquelle les carpes qui parviennent à remonter jusqu'à la source du Fleuve Jaune se transforment en dragon. Ainsi, les carpes et les carpes-dragons, qui nagent contre le courant, sont symbole d'effort et de persévérance, un symbole supplémentaire idéal pour les candidats aux examens impériaux.



Éventail rond japonais avec acteur de kabuki. Réalisé par Hayashi Tokubei 林徳兵衛. Fabriqué à Ôsaka, Japon, ère Taishô (1912-1926). Musée d'art et d'histoire de Châteaudun.

Cet éventail rond *uchiwa* (団扇) est un objet du quotidien au Japon. Contrairement aux éventails de type « chinois » pliés, qui peuvent être considérés comme des objets d'art et utilisés pour les chorégraphies de théâtre kabuki ou de manière plus cérémonielle dans le théâtre Nô, les *uchiwa* sont avant tout des objets permettant de s'éventer dans les lieux publics ou pendant les grandes chaleurs. Encore aujourd'hui, des *uchiwa* publicitaires en plastique sont distribués gratuitement dans la rue. Une feuille estampée a été fixée sur le manche et la structure en bois. L'estampe par Hayashi Tokubei 林徳兵衛 (à moins qu'il ne s'agisse du nom de celui qui a fabriqué l'éventail) représente un acteur de théâtre Kabuki en pleine représentation. Il s'agit de la danse Onatsu Kyôran お夏狂乱 ou « La Frénésie d'Onatsu » représentée pour la première fois au Théâtre Impérial en septembre 1914. Les paroles furent écrites par un auteur célèbre du début du XXe siècle, Tsubouchi Shôyô, un des représentants du renouveau du théâtre kabuki à cette époque qui recherchait le « réalisme psychologique ».

La pièce est inspirée d'une œuvre littéraire du XVIIe siècle par Ihara Saiaku (1642-1693). L'action prend place dans le quartier des plaisirs d'Edo (actuelle Tokyo), Yoshiwara. Un beau jeune homme appelé Seijûrô, fils d'un marchand de saké, est déshérité à cause de son mode de vie volage. Il devient apprenti chez un autre marchand et tombe amoureux de sa fille, Onatsu. Le couple s'enfuit ensemble avec une somme d'argent, mais ils sont poursuivis et arrêtés. Seijûrô est condamné à mort et en apprenant la nouvelle, Onatsu plonge dans la folie, cherchant désespérément son amant dans la campagne automnale. Le terme « *kyôran* » 狂乱 « frénésie » inscrit sur l'éventail désigne un type de danse ou de gestuelle de danse désordonnée et infantile dans le kabuki illustrant la folie provoquée par les émotions extrêmes, comme le deuil. Le thème de la folie féminine est un motif courant dans le théâtre japonais : on parle de « *kyôjo-mono* » (« pièce avec une femme folle ») pour le théâtre Nô.

Bien que les premières troupes de kabuki fussent mixtes ou féminines (c'est d'ailleurs une femme, Izumono-no-Okuni, qui est considérée comme la fondatrice de cet art), à partir

de 1612, les restrictions du shogunat firent descendre les femmes de scène pour des raisons de troubles à l'ordre public. A l'image des conventions imposées au théâtre Nô et au kyôgen, une catégorie d'acteurs masculins se spécialisa dans les rôles féminins, les *onnagata*. Il y a fort à parier que la personne représentée sur cet éventail est donc un acteur masculin jouant un rôle féminin. Il est représenté en pleine action théâtrale, tenant un éventail dans la main droite et vêtu d'un kimono chamarré mais à l'allure débraillée. Les mouvements désordonnés de l'acteur, les mèches qui s'échappent de sa coiffure expriment l'état d'esprit dérangé du personnage.



Brûle-parfum monumental à décor de dragons, de chevaux et de chimères. Chine, ensemble XVIIe siècle, fin dynastie Ming (1368-1644) ou début dynastie Qing (1644-1912). Ajouts du XVIIIe siècle. Émail cloisonné sur bronze et cuivre repoussé et doré. Musée Bertrand à Châteauroux, numéro d'inventaire : 603.1, 603.2, 603.3.

Ce brûle-parfum monumental repose sur trois pieds en forme de têtes d'éléphants. Sur fond d'émail turquoise se déploient des motifs de chevaux célestes et de chimères volant au-dessus d'une mer hérissée de rochers, sur fond de vagues et de nuages. La bordure en cuivre cloisonné présente des rinceaux de lotus sur sa partie inférieure et des dragons entrelacés sur sa partie supérieure. Il s'agit d'une pièce d'une qualité exceptionnelle, sans doute destinée à la cour impériale. Cet objet est un dépôt du département de l'Indre, qui en a hérité du vicomte Gabriel de Fontarce, connu pour ses actions diplomatiques au service de la France.

Les émaux cloisonnés (*qiasi falang*) sont mentionnés pour la première fois dans les sources chinoises sous la dynastie Yuan (1279-1368). Ils étaient certainement réalisés par des artisans byzantins ou du Moyen-Orient installés au sud de la Chine. Le procédé consiste à réaliser en premier lieu une forme en alliage cuivreux et cuivre sur laquelle l'artisan trace à l'encre les contours des motifs. Puis de fins rubans de cuivre sont placés en suivant le contour du décor à l'aide d'une pince et de colle à base de racine d'orchidée. On obtient ainsi un réseau de cloisons qui est par la suite rempli par différents types d'émaux de couleurs.



Boîte à thé *natsume* à décor en trompe-l'œil. Japon, fin époque Edo (1603-1868), XVIIIe ou début XIXe siècle. Bois, laque brune, laque d'or, laque rouge, technique *maki-e*, technique *nashiji*, incrustations de nacre. Musée Lansyer à Loches, numéro d'inventaire : OA.COLL.1893.50.

Cette boîte à thé de forme arrondie présente un couvercle surmonté d'un bouton de préhension et sculpté de manière à donner l'illusion d'un tissu froissé et attaché au sommet par une cordelette à pompon. La fausse cordelette a été peinte à la laque rouge pour parfaire l'illusion. Le reste de la boîte a été intégralement recouvert de laque d'or afin de présenter un fond uni. L'intérieur et le dessous de la base sont nappés d'un fond dense de laque aventurine. La laque aventurine ou *nashiji* est une technique qui consiste à souffler de la poudre de métal sur la laque encore humide pour créer des nappes de brumes. L'artisan applique par la suite une couche de laque transparente que l'on a polie au charbon pour que l'or, l'argent ou le laiton transparaissent sous la matière.

Le *natsume* est la boîte destinée à contenir le thé vert en poudre matcha pour la préparation à la cérémonie du thé (*chanoyu*). Sa forme arrondie avec un couvercle plat évoque le fruit *natsume*, une sorte de jujube aussi appelée datte chinoise. De nombreuses boîtes à thé en laque jouent de cet effet de trompe-l'œil, notamment des laques du XVIIIe siècle issues de l'ancienne collection de la reine Marie-Antoinette, aujourd'hui conservées au Louvre.



Éléments d'une armure de guerrier complète, probablement de type *dômaru gusoku*. Japon, époque Edo (1603-1868), XVIIIe ou tout début du XIXe siècle. Fer, cuivre, alliages cuivreux, laque, ivoire, coton, soie, crêpe de soie, cuir, cuir imprimé et doré, feuille d'or. Musée Lansyer à Loches, numéro d'inventaire : OA.COLL.1893.115/1.

Cette armure japonaise complète est composée de treize parties qui s'assemblent grâce à un système de laçage avec des cordes et des liens en soie et en coton. L'armure présente sur les parties textiles et métalliques le même symbole héraldique (*môn*), une fleur oxalide corniculée simple ou Katabami. Les premières armures japonaises parviennent dans les collections françaises entre 1676 et 1686, comme en attestent les inventaires royaux et la représentation de l'une d'entre elles sur le plafond de la galerie des Glaces de Versailles (actuellement conservée au musée de l'Armée). Les armures japonaises se portent par-dessus une veste (*hitatare*) et un pantalon (*hakama*). Un manteau d'armure sans manche (*jinbaori*) portant le blason du clan était porté le plus souvent par-dessus le plastron. Les armures constituaient un héritage que se transmettaient les descendants masculins des clans militaires. En temps de paix, notamment à l'époque d'Edo, elles étaient exposées solennellement dans la demeure du chef de clan, soigneusement entretenues et laquées.



Statue d'une divinité chinoise martiale (probablement Guandi). Fours de Shiwan ? Chine, dynastie Qing (1644-1912). Terre cuite avec traces de polychromie. Musée du château de Blois, numéro d'inventaire : 39.5.454.

Selon toute vraisemblance, cette sculpture en terre cuite représente Guandi, divinité de la Guerre dans la religion populaire en Chine. Il s'agit de la divinisation de Guan Yu (vers 161-220 av. N.-E.), un héros légendaire de l'époque des Trois Royaumes qui aida Liu Bei à établir la dynastie Han en 221 av. N.-E. Élevé au rang de bodhisattva (saint) dans le bouddhisme chinois et érigé en modèle de vertu par le confucianisme, on lui rend également un culte dans le taoïsme en tant que Maître céleste soumettant les démons. Aujourd'hui, il

est le patron des marchands droits et honnêtes et trône parfois sur un petit autel dans les commissariats de police chinois.

L'iconographie de Guandi s'est particulièrement développée pendant la dynastie Ming (1368-1644) : il est ainsi représenté en armure, les jambes écartées dans une posture martiale, parfois avec un pied légèrement décalé par rapport à l'autre et caressant sa barbe. Il tient parfois une grande hallebarde et revêt souvent une tunique représentant un dragon sous son armure. Les grandes sculptures de Guandi sont généralement placées dans les temples, tandis que les représentations de dimensions plus modestes sont destinées aux autels domestiques.

Le socle de la statue, percé d'un grand trou à l'arrière, indique que la sculpture était destinée à venir d'encastrer quelque part. L'absence de glaçure ou d'émail sur cette sculpture pourrait indiquer que celle-ci n'a pas été achevée par l'artisan ou la manufacture chargée de sa fabrication. Elle aurait même pu être destinée à devenir un élément d'architecture destiné à orner les façades très chargées des temples de la Chine du Sud. Les fours de Shiwan dans la province du Guangdong en particulier se spécialisaient dans ce type de production.



Gros plan, trois rouleaux représentant le dieu de la Longévité Jurôjin et deux grues, signé Kanô Tan'yû (1602-1674). Japon, 1664 ou après (date à laquelle Kanô Tan'yû obtient le titre de Hôin). Encre et couleurs sur soie. Musées de la ville de Bourges, numéro d'inventaire : 1984.7.1, 1984.7.2, 1984.7.3.

Comparaison de la signature de l'œuvre de Bourges (au centre) avec la signature de *Paysage de neige* (à droite), peinture de Kanô Tan'yû conservée au Metropolitan Museum de New York.

Cet ensemble remarquable de trois peintures sur rouleau de soie vertical a conservé son montage d'origine. Deux d'entre elles représentent de manière monumentale des grues du Japon, animal symbolisant la longévité dans la tradition des pays sinisés et monture des immortels taoïstes. La troisième représente Jurôjin, incarnation de l'Étoile du Pôle Sud et dieu de la Longévité. Il s'agit d'une version japonaise de la divinité chinoise taoïste Shou

Xing ou Shou Lao. Dans l'archipel, il compte parmi les Sept Dieux de la Fortune (*Shichifukujin*). Dans l'iconographie, il est accompagné d'un cerf et porte un bâton et un éventail. Sur cette peinture, il est représenté assis, coiffé d'un bonnet et arborant une expression calme et méditative.

Les signatures visibles sur les rouleaux permettent de les attribuer au célèbre Kanô Tan'yû, peintre de l'école académique japonaise de peinture Kanô. Celle-ci fut créée selon un modèle d'atelier familial par Kanô Masanobu vers le milieu du XVe siècle à Kyoto. Tan'yû était le fils aîné de Kanô Takanobu et fut reconnu très jeune pour son talent, ayant contribué à la reconstruction du palais impérial en 1613. Son œuvre permit d'affirmer le statut de l'atelier Kanô comme la première école de peinture du Japon pendant la période de transition entre l'époque de Momoyama et l'époque d'Edo.

L'attribution à Kanô Tan'yû reste à confirmer avec d'autres spécialistes, car il pourrait s'agir d'une copie tardive. Néanmoins, le style du rouleau semble correspondre à d'autres œuvres de l'artiste conservées au Japon et aux USA.



Robe mandchoue (*jifu*) à décor de lanternes. Chine, dynastie Qing (1644-1912), fin XVIIIe ou début XIXe siècle. Satin de soie brodé, taffetas de soie, métal, passementerie, fil d'or. Musée Lansy à Loches, numéro d'inventaire : 2012.0.39.

Cette robe mandchoue (*jifu*) de qualité exceptionnelle n'a pas été coupée et a gardé ses manches et son col d'origine. Le bas de la pièce présente les mêmes motifs brodés que les robes officielles et semi-officielles de cour évoquant une représentation schématique de l'univers : des raies diagonales multicolores et des vagues ondulées dont l'écume forme des têtes de sceptre *ruyi* symbolisent l'eau. Les rochers hérissés dans les vagues représentent les prismes du monde céleste. Des symboles auspiciose liés au bouddhisme et au taoïsme émergent de la mer, sapèques, morceaux de corail, corne de rhinocéros, rouleau, champignons d'immortalité *lingzhi*.

*Sur le devant et dans le dos de la robe, sur fond de satin de soie jaune doré sont brodés des médaillons représentant des lanternes portées par des chauve-souris, animaux auspiciose dans la culture chinoise. Le motif est à mettre directement en relation avec le festival des lanternes (*Yuanxiao jie*), célébré durant le premier mois de chaque année lunaire et marquant l'arrivée du printemps. Durant cet événement célébré par une procession de lanternes, les vœux de nouvelle année sont formulés et les motifs de lanternes sont utilisés

dans les textiles sur les manteaux, les robes, les vestes, les couvre-chaises et les devants d'autels. Le terme désignant la lanterne « *deng* » 燈 est fait référence à l'expression « *wugu fengdeng* » 五穀豐登 ou « récolte abondante des cinq grains ». Le motif de la lanterne est ainsi symbole de bonne récolte et de prospérité et existe sur les textiles chinois depuis la dynastie Ming (1368-1644).

La robe se ferme sur le côté par un système de boutons métalliques et de passementerie. Les manches se terminent en forme de sabot de cheval (*matixiu*), une caractéristique spécifique aux vêtements de l'ethnie Mandchoue, par opposition aux vêtements Han qui arborent de longues manches flottantes.